

Un traître mot

Par **Martin Granger**

Association Zazie Mode d'Emploi

Je traduis depuis quelques années des poètes hongrois. Je ne suis pas peu fier : avec son alphabet de 44 lettres, ses 18 groupes verbaux et son vocabulaire totalement déconnecté des racines indo-européennes, la langue hongroise est redoutablement complexe. C'est précisément pour cette complexité que je l'ai choisie. Il faut préciser que je ne parle pas un traître mot de hongrois, sans doute parce que je ne l'ai jamais appris.

Bien entendu, mes traductions sont des traductions imaginaires. Elles me vaudraient un zéro pointé à n'importe quel exercice de version. Qu'importe, puisqu'elles me permettent d'écrire des poèmes en français. J'aborde l'exercice sans crainte, avec la même candeur que l'adolescent qui chante en yaourt devant son miroir et s'imagine maîtriser la langue de Shakespeare et d'Eminem. Je me jette à l'eau, je joue à faire comme si j'étais totalement bilingue. Et je veux croire que j'éprouve un plaisir analogue, ou des affres similaires à celles qu'un véritable traducteur connaît lorsqu'il tergiverse pour rendre le mieux possible un mot, une nuance.

Encore qu'à la réflexion, mes difficultés soient bien pires. En effet, devant un mot, le traducteur dispose d'une palette somme toute réduite, quelques dizaines de traductions possibles dans les cas les plus extrêmes, qu'il n'a qu'à aller puiser dans les dictionnaires. Tandis que dans mon cas, c'est un lexique d'environ 60 000 mots qui s'offre à ma sagacité. La tâche est donc presque impossible.

L'approche diffère selon la nature du poème source. S'il se présente sous forme écrite, la traduction sera influencée par l'orthographe et la mise en page. La longueur des vers, les retours à la ligne, les rimes – au moins putatives – font gagner un temps considérable. Plus on regarde en détail, plus on peut s'appuyer sur la forme des mots pour en imaginer le sens. C'est ici que l'analogie avec des langues connues offre un recours précieux. Il s'agit de chercher des similitudes, parfois tellement tirées par les cheveux qu'il est presque impossible de retrouver après coup le raisonnement qui m'aura fait opter pour tel ou tel mot.

Si le poème source est oral, je m'attache surtout aux affects transportés par le locuteur pour orienter le sens. De ce point de vue, la traduction à partir d'un document sonore offre moins de liberté, ce qui est de nature à réjouir l'esprit oulipien.

Au fur et à mesure que se construit la traduction d'un poème, il est de plus en plus difficile d'en conserver la cohérence. Les sonorités nouvelles font advenir des mots qui se marient parfois mal au sens précédemment dégagé. Il faut alors tout reprendre depuis le début, ou bien écarter les premiers mots qui viennent pour en débusquer de nouveaux. Ainsi, il n'est pas facile de rebrousser les chemins logiques qui ont conduit à cette traduction du poème suivant que j'ai trouvé dans mon disque dur, même s'il me semble clair que *Koszorút* a donné *pureté* (via le mot hébreu כשרות ou *cachérouit*), que *Harmat* a donné *vent* via *harmattan*, que *vitéz* a donné *théâtre* (via Antoine Vitez) et que *kinek* a donné mouvement par analogie avec le mot grec κίνησις. Enfin, je ne crois pas me tromper en supposant que le mot *absurde* vient de *Cserfa*, par analogie avec le redouté Centre d'enregistrement et de révision des formulaires administratifs (Cerfa).

*Koszorút kötöttem
Cserfa-levelekbül,
Harmat csillog rajta
Örömkönnyeimbül...
Kinek adnám én ezt,
Kinek adnám másnak,
Mint vitéz Lenkei
Huszárszázadának?*

Pureté des symboles
Infiniment absurdes,
Le vent froid tient conseil
Aux oreilles des rois...
Dans chaque mouvement,
Folie du mouvement,
L'esprit lie le théâtre
Que donnent vos soldats ?

Bien entendu, toute autre langue suffisamment éloignée de la sienne propre peut servir à fabriquer de la poésie. À titre personnel, les idéogrammes mayas me reposent volontiers des borborygmes magyars. Leur nombre (près de 800) et leur caractère la fois figuratif et énigmatique me semblent pleins de potentiel. Qu'on observe la séquence suivante :



Ici, pas de métrique ni de rimes sur lesquelles se reposer. On peut toutefois se donner un cap, par exemple en se persuadant arbitrairement que ces huit images sont en réalité un quatrain d'octosyllabes rimés ABBA. Il suffit ensuite de suivre le fil de ses pensées. La première image m'évoque un landau, d'où l'idée de naissance. La seconde des cellules vues au microscope, la troisième une porte condamnée, la quatrième un autobus avec des ailes, et ainsi de suite. Le résultat n'est pas sans évoquer le style cryptique et oraculaire de Nostradamus :

*La procréation / assistée
Est interdite / aux gens du ciel
Car le murmure / des nouvelles
Détraque / l'électricité*

Une large part est laissée à l'arbitraire. Ainsi, on peut changer le sens de lecture et décider que ce poème est un sélénet (sur le modèle de la chanson *Au clair de la Lune*) pour obtenir un tout autre résultat :

*c'est jour de naissance
pour les bactéries
beaucoup de gens pensent
"quelle comédie !"

quand on hypothèque
tous les voyageurs
les bibliothèques
nous vendent la peur*

Pour finir, je précise que ces exercices de traduction imaginaires peuvent être pratiqués à partir de n'importe quelle langue, y compris non humaine – qu'on pense par exemple au chant des oiseaux – mais encore à partir de n'importe quelle série de signes ou d'images. Le site www.zazipo.net vous propose ainsi d'écrire un haïku à partir de trois images choisies au hasard, à l'adresse suivante : <https://www.zazipo.net/Haikus-sur-trois-images-3983>.

À titre d'exemple, voici des deux haïkus que Chantal Danjon a tirés de la séquence d'images ci-contre :

Agiter ses ailes
Vouloir traverser l'écran,
S'accrocher aux branches.

*

Capsule Apollo
Je ne vous aperçois plus,
Trop près du soleil !

